

Les ‘ethnotextes’ d’Annie Ernaux ou les ambivalences de la réflexivité littéraire

Isabelle Charpentier

▶ **To cite this version:**

Isabelle Charpentier. Les ‘ethnotextes’ d’Annie Ernaux ou les ambivalences de la réflexivité littéraire. Bajomée Danielle; Dor Juliette. Annie Ernaux. Se perdre dans l’écriture de soi, 10, Klincksieck, pp.77-101, 2011, Circare, 978-2-252-03799-7. hal-03688930

HAL Id: hal-03688930

https://u-picardie.hal.science/hal-03688930

Submitted on 6 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Article paru dans : Bajomée (Danielle), Dor (Juliette) [dir.], *Annie Ernaux : se perdre dans l'écriture de soi*, Paris, Klincksieck, coll. « Circare », pp. 77-101.

Les *ethnotextes* d'Annie Ernaux ou les ambivalences de la réflexivité littéraire

> *C'est de la chose à dire que naît la forme. Par exemple* Journal du dehors *a une forme fragmentaire née de mon expérience de la ville au quotidien. Je refuse l'anecdote. Ni début, ni fin.*
>
> A. Ernaux, « Entretien (avec J. Roussel) », *Femmes Info*, Marseille, printemps 1993.

À la fin d'*Une femme*, récit publié en 1988 retraçant la vie de sa mère, Annie Ernaux affirme : *Ceci n'est pas une biographie, ni un roman naturellement*, mais un travail situé délibérément *au-dessous de la littérature, [...] quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire*[1]. Pour qualifier les textes autoréflexifs qu'elle publie depuis 1974 dans la collection Blanche chez Gallimard, l'écrivaine refuse tout classement générique pré-établi et préfère parler de *formes*. La quête d'une forme *juste* pour ses textes étant au cœur même de sa réflexion indissociablement littéraire, sociale et politique, elle en vient à inventer les labels de *récits transpersonnels* ou encore d'*ethnotextes*[2] pour évoquer spécifiquement ses deux journaux *extimes* qui nous retiendrons ici : *Journal du dehors* (106 pages, d'abord intitulé *Le monde extérieur*, puis *Journal de la ville*, ou encore *Je parle des gens*) paru en 1993 et sa suite, *La vie*

1 A. Ernaux, *Une femme*, Paris, Gallimard, 1988, p. 106, 23.

2 *Aucune description, aucun récit non plus. Juste des instants, des rencontres. De l'ethnotexte*, la plupart du temps sans analyse ni commentaire. A. Ernaux, *Journal du dehors*, Paris, Gallimard, 1993, p. 65. Pour les citations ultérieures renvoyant à cet ouvrage, nous utiliserons dorénavant l'abréviation *JD* en notes intratextuelles.

extérieure (146 pages, originairement titré *Journal du dehors II*), publié en 2000 en même temps que le récit autobiographique de l'avortement clandestin de l'auteure quarante années auparavant, *L'événement* – qui concentrera l'essentiel de l'intérêt critique.

Dans ces deux ouvrages brefs détournant la forme consacrée du journal intime[3], A. Ernaux rapporte des faits bruts et des comportements sociaux banals saisis « à la volée », au hasard des rencontres dans les points névralgiques de la ville nouvelle de Cergy, en grande banlieue de l'Ouest parisien, où elle réside depuis 1975, dans les hypermarchés des centres commerciaux, chez les commerçants, dans les salles d'attente des cabinets médicaux ou les trains de banlieue. S'y ajoutent des graffiti lus sur les murs, des slogans publicitaires ou des événements de l'actualité politique rapportés dans les médias. Comme le note F. Dugast-Portes, une telle *présentation de l'actualité immédiate n'implique pas d'engagement direct. Face à la vie extérieure, le discours demeure celui du constat modeste, n'assume pas de vision d'ensemble ni de proposition salvatrice. Il fuit la partialité, définit modestement ses finalités*[4]. Les scènes fugaces de la vie quotidienne ordinaire et autres bribes de paroles d'anonymes traditionnellement occultés dans la littérature contemporaine (on y croise ainsi des usagers des transports en commun, des passants, des caissières, des vendeuses, des coiffeuses, des ramasseurs de caddies, des chômeurs, des sans-abris, des mendiants, des immigrés…) ont été rassemblées de 1985 à 1992 pour le premier opus, de 1993 à 1999 pour le second, puis transcrites le soir de façon intermittente[5] sous forme

3 Dans un entretien avec C.-L. Tondeur, A. Ernaux qualifie même ces textes *d'anti-journal intime* (C.-L. Tondeur, *Annie Ernaux ou l'exil intérieur*, Amsterdam, Atlanta, Rodopi, 1996, p. 125). Sur ce point, cf. aussi V. Baisnée, « 'Porteuse de la vie des autres' : Ernaux's *Journal du dehors* as anti-diary », *Women's Studies*, vol. XX, 2002, p. 177-87.

4 F. Dugast-Portes, *Annie Ernaux – Etude de l'œuvre*, Paris, Bordas, 2008, p. 144.

5 Dans *Journal du dehors*, le nombre d'entrées s'amenuise au fil des huit années de la récollection. A. Ernaux précise que les années où elle a pris le plus de notes correspondent à celles où elle rendait quotidiennement visite à sa mère hospitalisée, atteinte de la maladie d'Alzheimer - et à laquelle elle consacrera un autre journal en 1997, *'Je ne suis pas sortie de ma nuit'* -, tandis que les moins fournies renvoient à celles où elle commençait à vivre (et à écrire) une passion amoureuse, pour laquelle elle tient également un journal

de séries d'entrées brèves et éparses juxtaposées dans des carnets, sans architecture logique apparente autre que chronologique et, précise l'écrivaine, *sans projet particulier au départ, et sans la moindre idée de publication*[6], encore moins d'utilisation à des fins de fictionnalisation romanesque. D'après A. Ernaux, c'est Pascal Quignard, qui la conseille alors chez Gallimard, qui l'enjoint en 1992 à faire des premières notes un livre, alors qu'après avoir déjà livré un extrait *beaucoup arrangé* de ce texte au quotidien *L'humanité*, l'écrivaine dit n'avoir pensé alors, *éventuellement, qu'à une publication dans trois numéros de la* NRF[7]. Spécifiques par leurs choix thématiques affichant nettement une dimension sociale et politique, ces fragments attentifs aux *gens de peu*[8] sont ordonnés dans un dispositif énonciatif particulier[9] et énoncés dans un style minimaliste, volontairement dépouillé d'effets littéraires, charriant ostensiblement les scories d'expressions populaires, caractéristique depuis *La place* (1984) de l'expression singulière de l'écrivaine. La modification de la posture d'écriture initiée lors de la rédaction de ce premier récit à la première personne, qui la fait connaître en obtenant le prix Renaudot, constitue en effet la seule rupture qu'A. Ernaux reconnaisse dans son œuvre : *ce livre a inauguré […] une* posture *d'écriture, que j'ai toujours, exploration de la réalité extérieure ou intérieure, de l'intime et du social dans le même mouvement, en dehors de la fiction. […] Depuis, il n'y a pas eu de changement majeur, j'ai creusé le*

intime qu'elle publiera en 2001, *Se perdre*, alors que le récit de cette relation, *Passion simple*, a fait l'objet d'une large controverse critique lors de sa parution en 1992 – cf. *infra*.

6 A. Ernaux, « Entretien (avec K. Azouaou) », *Page des libraires*, 1, 1993, p. 22.

7 *Ibid*.

8 P. Sansot, *Les gens de peu*, Paris, PUF, 1991.

9 Pour une approche de ce dernier, cf. M. Boehringer, « Paroles d'autrui, paroles de soi : *Journal du dehors* d'A. Ernaux », *Études françaises*, vol. II, n° 36, 2005, p. 131-40. Cf. aussi, du même auteur, un entretien avec l'écrivaine, « Écrire le dedans et le dehors : dialogue transatlantique avec Annie Ernaux », *Dalhousie French Studies*, 47, 1999, p. 165-70.

même trou[10], affirme-t-elle ainsi en 2003. Refusant tant la complaisance romanesque que la poésie du souvenir, opposant le souci de la « vérité » à l'autofiction à laquelle des contresens l'assimilent encore parfois, l'écrivaine initie dès lors une forme renouvelée d'autosociobiographie[11].

En constituant les deux ethnotextes d'A. Ernaux en objet d'étude sociologique, on a cherché ici à saisir les modalités et les effets du positionnement improbable de l'écrivaine, qui, déplaçant par ses recherches formelles les lignes de l'autobiographie « classique », maniant l'art du paradoxe générique, se joue aussi des frontières entre deux genres traditionnellement ennemis, la littérature et la sociologie. Prenant appui sur ce double je(u) spéculaire d'A. Ernaux, étudiant les enjeux indissociablement littéraires, sociaux et politiques de son projet réflexif singulier, non dénué d'ambivalences, c'est aussi plus largement l'esquisse d'une sociologie des usages (littéraires) de la connaissance sociologique que l'on souhaiterait dessiner.

Des labels stratégiques

Dans les deux chroniques ethnographiques de la vie ordinaire proposées par A. Ernaux, la démarche d'écriture repose sur un double je(u) du « moi ». Par *récit transpersonnel*, il faut entendre en effet *une forme « impersonnelle », à peine sexuée, quelquefois même plus une parole de « l'autre » qu'une parole*

10 A. Ernaux, *L'écriture comme un couteau*, Entretien avec F.-Y. Jeannet, Paris, Stock, 2003, p. 36 (c'est A. Ernaux qui souligne). Pour les citations ultérieures renvoyant à cet ouvrage, nous utiliserons dorénavant l'abréviation *EC* en notes intratextuelles.

11 I. Charpentier, « "Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire" – L'œuvre autosociobiographique d'A. Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », *Contextes – Revue de sociologie de la littérature*, 2, Liège, Université de Liège, 2006, [en ligne] <http://www.revue-contextes.net> ou <http://contextes.revues.org>. Pour une discussion de la notion, cf. L. Thomas, *Annie Ernaux : an Introduction to the Writer and her Audience*, Oxford-New York, Berg, 1999, ch. 1. Sur l'écriture autosociobiographique comme renouvellement de l'autobiographie, cf. aussi F. Thumerel, « Littérature et sociologie : *La honte* ou comment réformer l'autobiographie », *Le champ littéraire français au XXe siècle. Éléments pour une sociologie de la littérature*, F. Thumerel, Paris, Armand Colin, 2002, p. 83-101.

de « moi »[12]. Estimant dès 1989 que *le « je » ne serait pas tant le dépositaire d'une individualité, d'une vision particulière, mais tout au contraire celui d'une expérience sinon générale, au moins partagée en commun par un grand nombre de personnes*[13], elle précise les enjeux intersubjectifs de son projet à l'occasion de la parution de *Journal du dehors* :

> Je suis, j'ai été, traversée d'émotions, marquée par des faits qui ne m'appartiennent pas en propre. […] Le « je » que j'emploie est une sorte de lieu traversé par des expériences très peu particulières, banales même (l'inégalité sociale et culturelle, les transports en commun). Ce n'est pas un « je » intérieur, introspectif, plutôt un « je » miroir, passé au crible de l'analyse socio-historique. [...] Je cherche à mettre au jour certains phénomènes sociaux qui ne me sont pas propres[14].

Dans une telle écriture, le « je » est dédoublé, à la fois elle et une autre. Le cas individuel se dilue dans le collectif. Dans le premier *ethnotexte*, l'indécision définitoire, marquée par la présence-absence de la narratrice, apparaît ainsi fortement structurante, comme en témoigne cet extrait d'entretien : *Ce* Journal *est une tentative de dire l'extériorité pour exprimer l'intériorité. C'est un journal intime extérieur. […] Ce* Journal du dehors *peut être considéré comme une nouvelle forme d'écriture intime*[15]. De fait, tout comme la notion de *récit transpersonnel*, celle de journal *extime*, également utilisée par Michel Tournier comme titre éponyme pour l'un de ses récits paru en 2002 aux Éditions de la Musardine, insiste sur

> le mouvement qui conduit le sujet à « s'extimer » (pour reprendre le néologisme lacanien), autrement dit à se déporter à la limite extérieure de lui-même ; [c'est là] que

12 A. Ernaux, « Vers un "je" transpersonnel », *Autofictions & Cie*, dir. S. Doubrovsky, J. Lecarme, P. Lejeune, *Cahiers RITM*, 6, Université de Paris X – Nanterre, 1993, p. 218. Sur cette voix narrative singulière, cf. aussi E. Hugueny-Léger, *Annie Ernaux, une poétique de la transgression*, Oxford, Peter Lang, 2009.

13 A. Ernaux, « New French Fiction », *The Review of Contemporary Fiction*, vol. IX, 1989, p. 211. Nous traduisons.

14 A. Ernaux, « Entretien », *Encres vagabondes*, mars 1994, p. 3.

15 Entretien avec l'auteure, avril 2004.

> l'intime affleure, paradoxalement, dans l'observation du monde, de l'autre, de la foule des villes. […] C'est alors sur le mode de l'extime que se déclinent les péripéties de l'intime ; […] [car] ce mouvement d'extériorisation […], se nourrissant du monde, dit quelque chose de soi[16].

Les enjeux sociaux et politique des ethnotextes

Dans les passages autoréflexifs des textes eux-mêmes, comme dans les nombreuses interviews que, fidèle à sa pratique antérieure, elle accorde dans la presse à leur sortie, A. Ernaux éclaire ce qui relève bel et bien d'un *projet précis*, à la différence du *journal vraiment intime* qu'elle tient depuis l'âge de seize ans[17]. Ainsi par exemple dans *Journal du dehors* :

> J'ai retrouvé des gestes et des phrases de ma mère dans une femme attendant à la caisse du supermarché. C'est donc au-dehors, dans les passagers du métro ou du RER, les gens qui empruntent l'escalator des galeries Lafayette et d'Auchan qu'est déposée mon existence passée. Dans des individus anonymes qui ne soupçonnent pas qu'ils détiennent une part de mon histoire. […] Sans doute suis-je moi-même, dans la foule des rues et des magasins, porteuse de la vie des autres. (*JD*, p. 36, 37, 70, 106, 107)

Journal du dehors s'ouvre d'ailleurs sur cette épigraphe de J.-J. Rousseau : *Notre* vrai *moi n'est pas tout entier en nous*. Dans les colonnes qu quotidien communiste *L'humanité*, A. Ernaux résume la visée de son dispositif énonciatif singulier :

> Il n'y a pas « moi » et les « autres », les autres sont aussi nous, et nous dans les autres. […] Ce que j'ai cherché dans

16 A. Mura-Brunel, « Les ruses de l'intime », Pau, 2005, [en ligne] <http://pierre.campion2.free.fr>, p. 1,2, 4. Cf. aussi A. Mura-Brunel, F. Shuerewegen, *L'intime – l'extime*, Amsterdam-New York, Rodopi, CRIN, 41, 2002.

17 Parallèlement à *un « journal d'écriture », fait des doutes, des problèmes [qu'elle] rencontre en écrivant, rédigé de façon cursive, avec ellipses, abréviations*, et entamé beaucoup plus tardivement en 1982, A. Ernaux tient en effet depuis l'âge de seize ans un journal intime, rédigé *sans visée littéraire particulière*, sans *souci de forme ni d'astreinte à la régularité* et sans *trop « prévoir » un lecteur* (*EC*, p. 22-4).

> les autres, d'une certaine manière, c'est moi. […] Je sentais que j'avais quelque chose de commun avec les gens. […] J'ai écrit parce que je me sentais semblable aux autres… […] Quand je suis au dehors, ma personne est néantisée. Je n'existe pas. Je suis traversée par les autres, par les gens et leur existence, j'ai vraiment cette impression d'être moi-même un lieu de passage. […] Je m'implique dans ce livre et j'ai voulu montrer la résonance que le monde extérieur a eue en moi. […] Je crois très fortement que c'est dans les autres que l'on découvre des vérités sur soi[18].

À travers la sélection et le cadrage d'instantanés emblématiques ou dérisoires, d'événements de la « grande histoire » ou du quotidien qui ont frappée, émue ou indignée l'écrivaine, comme de la forme dans laquelle elle les retranscrit, ces journaux du monde « du dehors » ne faisant guère de place à la quête identitaire peuvent aussi néanmoins se lire comme des journaux « du dedans ». Car si les éléments disparates de la réalité sociale extérieure prennent une cohérence, c'est précisément parce que l'observatrice les fond dans son propre univers intérieur[19] ; épisodes domestiques, moments du monde intime et événements politiques ou sociaux de l'univers du dehors fusionnent par touches successives.

Dans *La vie extérieure,* la démarche mise en œuvre par A. Ernaux se confirme : elle explique dans le descriptif de quatrième de couverture : *dans les notations de cette vie extérieure, plus que dans un journal intime, se dessinent ma propre histoire et les figures de ma ressemblance*. En entretien, elle précise : La vie extérieure *est un journal sur le monde actuel, […] un journal du dehors qui ne fait aucune place à l'introspection et à l'anecdote personnelle. […] Á travers les récits du quotidien, j'ai mesuré à quel point le monde me pénètre et comment je cherche mon histoire dans les autres*[20].

---

18 A. Ernaux, « *La littérature doit attaquer* – Un écrivain et son milieu - Entretien (avec M. Jauffret et A. Bascoulergue) », *L'humanité*, 22.04.1993.

19 On rejoint ici les conclusions de L. Thomas, *Annie Ernaux, à la première personne*, Paris, Stock, 2005, p. 48.

20 A. Ernaux, « Dire l'injustice (Entretien avec É. Lambien) », *Pages des libraires*, 63, 2000, p. 10.

Isabelle CHARPENTIER

Porteuse de la vie des autres *et de* la voix « d'en bas » *: la revendication d'une écriture politiquement* agissante

Envisageant son écriture singulière comme une *transformation de ce qui appartient au vécu, au moi, en quelque chose existant tout à fait en dehors de ma personne […], quelque chose de compréhensible, au sens le plus fort de la préhension par les autres*, A. Ernaux considère ses récits fragmentaires et inachevés comme *des « explorations » où il s'agit moins de dire le « moi » ou de le « retrouver » que de le perdre dans une réalité plus vaste, une culture, une condition, une douleur…* (*EC*, p. 22, 36)[21]

À jamais transfuge de classe[22] comme elle aime souvent à se définir, entrée en littérature *par effraction*[23], A. Ernaux observe l'univers auquel, sans l'école, la culture et l'écriture, elle aurait probablement continué d'appartenir[24]. Elle *situe [son]*

---

21 Approfondissant cette démarche littéraire distinctive, fondée sur l'art de concilier les contraires, c'est un nouveau label en forme d'oxymoron, celui d'*autobiographie collective* ou *impersonnelle* qu'A. Ernaux proposera pour qualifier le projet narratif spécifique de son dernier opus publié en 2008, *Les années*, qui vise à *fusionner* dans le récit *mémoire individuelle* et *histoire collective*. Sur ce *récit-fusion*, cf. I. Charpentier, « A. Ernaux ou l'art littérairement distinctif du paradoxe », *Revue des sciences humaines*, 285, 2010. Cf. aussi L. Thomas, « A la recherche du moi perdu : memory and mourning in the work of Annie Ernaux », *Journal of Romance Studies*, vol. 8, n° 2, summer 2008, notamment p. 107-12.

22 A. Ernaux, « Entretien (avec C. Ferniot) », *Lire*, février 2008, p. 84-9. Cf. aussi *EC*, p. 65-77.

23 A. Ernaux, « Dire l'injustice », art. cit., p. 10. Cf. aussi I. Charpentier, « Produire "une littérature d'effraction" pour "faire exploser le refoulé social" – Projet littéraire, effraction sociale et engagement politique dans l'œuvre autosociobiographique d'A. Ernaux », *L'empreinte du social dans le roman depuis 1980*, dir. M. Collomb, Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry – Montpellier III, 2005, p. 111-31.

24 Rappelons qu'A. Ernaux est née en 1940 dans la petite ville normande d'Yvetot, de parents anciens ouvriers d'origine paysanne devenus épiciers-cafetiers. Sous la pression de sa mère et grâce à une bourse, elle effectue une brillante scolarité primaire et secondaire dans un établissement privé catholique. Étudiante boursière, elle poursuit ensuite à Rouen des études de Lettres modernes. En 1964, elle se marie bourgeoisement avec un étudiant de Sciences Po. En 1967, elle obtient le CAPES, puis l'agrégation de Lettres en 1971. Elle enseigne dans des lycées techniques et généraux en province puis en banlieue parisienne, avant d'entrer au CNED. Devenue parallèlement un écrivain au succès public grandissant, publiée chez Gallimard depuis 1974, elle obtient en 1984 le prix Renaudot pour *La place*. Grâce au capital culturel acquis par l'école, elle est donc une *déclassée par le haut* (R. Hoggart, *La culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1971).

écriture dans un rapport de classe sociale, estimant impossible d'*écrire les mêmes choses quand on est né dans un milieu populaire et dans un milieu dominant*. Revendiquant dans les journaux extimes une écriture *politiquement agissante* et sociologiquement instruite, usant de l'autoréflexivité chères aux sociologues, elle se veut littérairement porteuse de *la voix « d'en bas », celle des classes dominées, […] de [son] univers d'origine*[25] – d'ailleurs souvent « prolétarisé » à cette occasion[26].

Dans une interview accordée à A. Clavel dans *L'événement du jeudi* à l'occasion de la sortie de *Journal du dehors*, A. Ernaux précise l'enjeu politique d'une telle entreprise :

> J'aimerais tout de suite dissiper un malentendu […] : ce n'est pas un livre sur le quart monde. D'une part, celui-ci ne se résume pas à la pauvreté visible, qu'on croise par exemple dans le métro et que j'évoque. D'autre part, quand je me suis mise en 1985 à relater des choses vues, entendues, dans les lieux que je fréquente ordinairement (trains de banlieue, RER, supermarchés), c'était pour saisir la réalité du monde où nous vivons, fixer le présent en général. Sans doute, parmi les gens qui me « traversent », beaucoup sont des « exclus », des jeunes qui font la manche, des « sans domicile fixe », mais pas seulement. Considérer les hommes et les femmes qui empruntent le RER ou qui font leurs courses chez Leclerc comme des « humiliés et offensés »[27] est une vision

25 Citations extraites de l'« Entretien (avec K. Azouaou) », art. cit., p. 22.

26 Le rappel incessant de ses origines « populaires » est d'ailleurs parfois retourné contre l'écrivaine par certains critiques exaspérés : ainsi, I. Falconnier, dans un article intitulé « La vie pas rêvée des anges » publié en avril 2000 au moment de la parution simultanée de *L'événement* et de *La vie extérieure*, évoquant tant le style que la *minceur* des volumes, mais aussi le succès public d'A. Ernaux, assène : *Minimum de moyens, maximum de profit. Épicière, malgré elle*. (*L'hebdo* [Suisse], 20.04.2000).

27 A. Ernaux règle ici des comptes avec l'une de ses principales détractrices depuis *Passion simple*, la critique du quotidien *Libération* M. Bernstein, qui vient juste de faire paraître sur *Journal du dehors* une chronique où pointent mépris social et disqualification littéraire, intitulée « Annie Ernaux. Les humiliés et les offensés » (*Libération*, 01.04.1993). On peut également rapprocher ces propos d'un passage de l'ouvrage, où l'écrivaine épingle J. Le Goff, historien médiéviste au Collège de France, qui déclare en 1986 dans *Libération* que *le métro [le] dépayse*. A. Ernaux note alors ironiquement : *Les gens qui le prennent tous les jours seraient-ils dépaysés en se rendant au Collège de France ? On n'a pas l'occasion de le savoir*. (*JD*, p. 47).

> misérabiliste digne du sixième arrondissement de Paris ! […] Au fond de mon désir d'écrire sur le monde quotidien, sur les gens qui se trouvent en même temps que moi aux caisses du supermarché, il me semble distinguer une raison, qui vaut d'ailleurs pour tous mes autres livres : la volonté qu'il n'y ait pas, en plus de l'injustice et de l'indignité sociales, l'indignité littéraire… Quand j'étais enfant et adolescente, je nous sentais (ma famille, le quartier, moi) hors littérature, indignes d'être analysés et décrits, à peu près de la même façon que nous n'étions pas très « sortables ». […] Qu'on s'étonne qu'un livre évoque le monde ordinaire en dit long sur la conception élitiste de la littérature en France[28].

Lors d'un entretien qu'elle nous a accordé en mars 1993, A. Ernaux souligne l'étroitesse des liens entre expérience individuelle et trajectoire sociale collective, dont une certaine forme d'écriture littéraire pourrait permettre de rendre compte :

> Mes livres répondent certes, au désir personnel que j'avais de faire entrer mes parents dans la littérature. Mais avec eux, c'est aussi toute une classe sociale que j'emmène. [...] Je pense – et c'est une de mes raisons d'écrire – que dans le destin individuel est contenu le social. C'est le social qui prime dans l'individu.

De même, dans *L'humanité*, l'écrivaine affirme son écriture comme acte de combat politique :

> Notre mémoire est dans les autres : un geste, une phrase, un regard me rappellent mes origines sociales, un fragment de mon passé. […] Je suis une intellectuelle. […] Mais il y a aussi le stock d'humiliations, de sentiments que j'ai eus, et je sais ce que c'est, réellement, d'appartenir au monde des dominés. […] J'ai baigné dans la misère des gens, on vivait dans un quartier pauvre. […] On oublie de dire que ces gens-là n'ont pas l'écriture mais ils n'ont pas non plus la parole. […] La lutte des classes existe plus que jamais, elle est visible mais elle n'est pas dite. Et l'on s'emploie à démontrer

28 A. Ernaux, « A. Ernaux, une romancière dans le RER. Entretien (avec A. Clavel) », *L'événement du Jeudi*, 29.04.1993, p. 108-09.

> qu'elle n'existe pas. […] En fait on trouve de nouveaux mots pour gommer la lutte des classes [elle prend l'exemple du syntagme « les exclus »][29].

Le statut d'*intellectuelle déplacée*[30] apparaît ainsi *revendiqué comme un droit de revanche […] de tous temps délégué sur le silence des [siens]*[31]. On retrouve cette prétention prolongée en 2000 au moment de la parution de *La vie extérieure*, l'écrivaine estimant même que ce second opus est *plus politique* que le précédent – *c'est l'époque foncièrement inégalitaire et injuste qui m'y oblige*, affirme-t-elle[32]. De la multiplicité des entretiens qu'elle accorde alors dans la presse, on retiendra deux extraits symptomatiques. Le premier paraît dans *L'opinion indépendante* :

> Le social intervient partout. C'est l'expérience des dominés de le ressentir. Dès tout petit, à l'école, on le perçoit déjà même si on ne parvient pas à le dire. C'est impossible pour moi de l'occulter. […] [Les classes sociales] existent. On s'acharne à nier leur existence mais si on peut supprimer le mot, on ne supprimera pas la chose : l'inégalité des conditions, les différences économiques, culturelles, d'avenir… […] J'en fais la matière du texte, en évitant le populisme, qui serait tellement rassurant, acceptable… […] Le problème, c'est qu'on ne voit plus que la société est inégalitaire. Plus personne, même les syndicats, n'osent casser ce consensus. Des mots comme « classe sociale » sont devenus des mots qui fâchent[33]

Dans le second passage, extrait du magazine *Pages des libraires* ; A. Ernaux réaffirme le pacte de véridiction, réenchasse

---

29 A. Ernaux, « *La littérature doit attaquer* », art. cit.

30 Ces développements prolongent la réflexion menée dans le cadre d'une thèse de science politique : I. Charpentier, *Une intellectuelle déplacée – Enjeux et usages sociaux et politiques de l'œuvre d'Annie Ernaux (1974-1998)*, Amiens, Université de Picardie, 1999.

31 D. Hénique, « Les petits livres d'Annie Ernaux », *La République des Lettres*, 20.02.2000.

32 A. Ernaux, « Entretien (avec C. Rousseau) », *Le monde des livres*, 31.03.2000.

33 A. Ernaux, « Annie Ernaux : de l'intérieur à l'extérieur - Entretien (avec C. Authier) », *L'opinion indépendante*, 20.02.2000.

les *ethnotextes* dans un projet ancien et plus vaste, et remet en perspective (politique) ses ambitions littéraires :

> Depuis le début, je suis dans une démarche de récit véridique[34], dans une entreprise d'exploration de ma réalité et de la réalité que je vois autour de moi. […] Je ne « fictionnalise » pas ma vie, c'est un parti-pris. Je travaille plutôt dans la mémoire, ou la chose vue, à partir de […] l'injustice sociale, les différences de classe. […] J'ai toujours le sentiment qu'il y a un gouffre entre le monde de la littérature et la vie des gens dominés. […] Dans un milieu dominé, la littérature n'est pas le même enjeu que dans un milieu cultivé où elle va de soi. […] Au vu de mes origines sociales, je suis consciente de la chance inouïe que j'ai eue de pouvoir m'approprier un langage qui n'était pas le mien, et qui, en écho à ce que disait Genêt, est « la langue de l'ennemi », celle des dominants. […] Quand on est entré dans l'écriture par effraction, ce n'est pas pour en faire des petits romans, pas pour une joie esthétique. […] Cela crée un sentiment de responsabilité […] pour dévoiler les mécanismes d'injustice à l'œuvre dans notre société. […] Il faut dire : je n'en suis pas [du monde des dominants – « pour reprendre la terminologie du sociologue Pierre Bourdieu », précise-t-elle], je ne suis pas des vôtres[35].

Se fondant sur la « montée en généralité » chère aux sociologues, et le travail réflexif qu'elle aurait réussi, A. Ernaux prétend plus largement représenter « son » monde d'origine – largement « recomposé » –, *i.e.* porter la parole de ces *petites gens* évoquées avec condescendance par le Président de la République F. Mitterrand en 1986[36], ou de cette *France d'en bas*

---

34 *Toute fictionnalisation des événements est écartée et […], sauf erreur de mémoire, ceux-ci sont véridiques dans tous leurs détails. […] Bref, des récits dans lesquels tout ce qu'on pourrait vérifier par une enquête policière, ou biographique […] se révélerait exact*, affirme-t-elle encore, même si elle précise qu'elle ne souhaite nullement que quiconque entreprenne de telles vérifications… (*EC*, p. 21).

35 A. Ernaux, « Dire l'injustice », art. cit., p. 10. Cf. aussi l'entretien accordé à L. Day, « 'Entraîner les lecteurs dans l'effarement du réel' : interview with Annie Ernaux », *Romance Studies*, vol. XXIII, n° 3, 2005, p. 223-36.

36 *Le président de la République a parlé à la télévision dimanche. Plusieurs fois il a dit 'beaucoup de petites gens' (pensent ceci, souffrent de cela, etc.), comme si ces gens qu'il qualifie ainsi ne l'écoutaient ni ne*

dont parle plus tard le Premier Ministre Jean-Pierre Raffarin[37], convoquant ainsi une définition « légitimiste » de l'activité politique. Dans le recueil d'entretiens avec Frédéric-Yves Jeannet, A. Ernaux justifie ce coup de force symbolique :

> Il y a un aspect fondamental, qui a à voir énormément avec la politique, qui rend l'écriture plus ou moins « agissante », c'est la *valeur collective* du « je » autobiographique et des choses racontées. […] La valeur collective du « je » dans le monde du texte, c'est le dépassement de la singularité de l'expérience, des limites de la conscience individuelle. [...] Écrire [est] ce que je [peux] faire de mieux comme acte politique, eu égard à ma situation de transfuge de classe. […] Les différents aspects de mon travail, de mon écriture ne peuvent pas être dépouillés de cette dimension politique : qu'il s'agisse du refus de la fiction et de l'autofiction, de la vision de l'écriture comme recherche du réel, de la vérité, une écriture se situant, au risque de me répéter, « entre la littérature, la sociologie et l'histoire ». (*EC*, p. 80-1. C'est A. Ernaux qui souligne)

Ethnologue de [soi-même] *et des autres... La prétention sociologique de* s'arracher au piège individuel

Dès lors, *le « je » [de l'observatrice] est collectif*[38], *vectoriel et relationnel, […] multiréférentiel*[39]. Cette prétention de *s'arracher du piège de l'individuel*[40] en devenant *l'ethnologue*

---

le regardaient, puisqu'il est inouï de laisser entendre à une catégorie de citoyens qu'ils sont des inférieurs, encore plus inouï qu'ils acceptent d'être traités ainsi. Cela signifiait aussi qu'il appartenait, lui, aux 'grandes gens'. (*JD*, p. 39-40). L'euphorie liée à la victoire socialiste de 1981 est bel et bien passée…

37 *La France d'en bas, ça veut d'abord dire qu'on n'en est pas. Les dominants se légitiment. Ce Raffarin si condescendant, quand je l'entends, je pense à mon père qui disait d'un bourgeois : 'C'est quelqu'un de simple, il m'a pris la main'* (A. Ernaux, « Une place à part - Entretien (avec P. Lançon) », *Libération*, 06.02.2003).

38 Entretien avec l'auteure, mars 1993.

39 M. Boehringer, « Paroles d'autrui, paroles de soi », art. cit., p. 138-39.

40 A. Ernaux, *La place*, Paris, Gallimard, 1984, p. 45. Pour les citations ultérieures renvoyant à cet ouvrage, nous utiliserons dorénavant l'abréviation *P* en notes intratextuelles.

de soi-même[41] et des autres, suggérée dans un pacte de lecture directif depuis *La place*, a incité l'écrivaine, lectrice assidue de travaux sociologiques depuis les années 1970 (cf. *infra*), à construire progressivement une posture que l'on pourrait qualifier de « singularisation dans la désingularisation », visant à dévoiler la vérité « objective » d'une condition générale, au-delà de la particularité des « cas » personnels. Dans ces « autres » croisés fugitivement, observés au présent, A. Ernaux se cherche et se retrouve « par bribes », elle, son passé, sa propre histoire et celle des « siens ». *Contiguïté et continuité mêlées*[42], notera justement un critique, contingence aussi, pourrait-on sans doute ajouter…

(Re)présentée comme un acte de « fidélité de soi à soi » par l'objectivation littéraire, une telle conception de l'écriture comme responsabilité et *arme de combat* politiques[43], assise sur un souci obsessif d'exploration de la « réalité » (indissociablement intime et sociale), éloignerait donc les *récits véridiques* du roman et de l'autofiction et, plus radicalement encore, de toute préoccupation esthétique. L'écrivaine l'affirme ainsi sans cesse à propos de ses différents livres :

> Écrire, c'est agir sur le monde, et rien ne m'est plus étranger que l'idée du pur objet esthétique. […] Je ne voulais absolument pas faire de livres esthétiques. […] La pire des choses qu'on pourrait me dire [sur mes livres], ce serait : « c'est bien écrit ». […] Ce n'est pas de la littérature que j'écris […]. Je ne veux pas qu'on prenne mes livres comme de la littérature. Je ne travaille pas sur des mots, mais sur la réalité ou la vie. Les mots me renvoient à une réalité. […] Je n'ai pas un usage poétique des mots[44]

41 A. Ernaux, *La honte*, Paris, Gallimard, 1997, p. 38.

42 A. Dézert, « Le livre de mon bord », *Le journal de l'Orne*, 23.04.1993.

43 Cf. aussi A. Ernaux (avec I. Charpentier), « "La littérature est une arme de combat" », *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, dir. G. Mauger, Broissieux, Éd. du Croquant, 2005, p. 159-75.

44 Entretien avec l'auteure, mai 1993.

Toutefois, cette posture singulière peut aussi s'analyser plus stratégiquement[45] comme visant, non sans ambivalence, à brouiller – si ce n'est subvertir – les frontières entre deux genres traditionnellement ennemis, la littérature et la sociologie[46], pour *in fine* construire une position *distinctive* dans le champ *littéraire*.

Identités stratégiques d'Annie Ernaux : les ambivalences de la réflexivité littéraire

Cette hypothèse mérite d'être étayée. Rappelons d'abord qu'au titre des filiations revendiquées par A. Ernaux, les travaux de Pierre Bourdieu supplantent régulièrement l'influence déclarée des œuvres littéraires, comme en témoigne cet extrait :

> Comme enfant vivant dans un milieu dominé, j'ai eu une *expérience* précoce et continue de la réalité des luttes de classes. Bourdieu évoque quelque part « l'excès de mémoire du stigmatisé », une mémoire indélébile. Je l'ai pour toujours. C'est elle qui est à l'œuvre dans mon regard sur les gens, dans *Journal du dehors* et *La vie extérieure*. (*EC*, p. 69. C'est A. Ernaux qui souligne.)

[Se] servir [de] la sociologie en littérature…

Déjà rappelée en 1993 au moment de la parution de *Journal du dehors* quand l'écrivaine évoque régulièrement dans les interviews données dans la presse l'ouvrage *magnifique* et *poignant*[47] dirigé par le sociologue, *La misère du monde*[48], cette

---

45 Il n'est pas inutile de préciser ici avec J. Meizoz que dans la théorie du champ littéraire proposée par P. Bourdieu, *la notion de « stratégie" »[…] ne suppose pas […] une conception finaliste selon laquelle chaque écrivain lutterait consciemment pour son profit littéraire, sur le modèle implicite de* l'homo oeconomicus (J. Meizoz, *L'œil sociologue et la littérature*, Genève, Slatkine Erudition, 2004, p. 37 note 1).

46 Cf. W. Lepenies, *Les trois cultures – Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1991.

47 A. Ernaux, « *La littérature doit attaquer* », art. cit.

source d'inspiration constante a fonctionné dans la trajectoire de l'auteure tant comme une injonction que comme une autorisation à écrire. Elle sera d'ailleurs largement réaffirmée en 2008 au moment de la publication des *Années* :

> C'est la littérature qui est première en moi : un roman écrit à 22 ans, en 62, refusé. Mais j'avais écrit à ce moment-là dans mon journal : « en écrivant je vengerai ma race », ça voulait dire, le monde d'où je suis issue, les dominés selon Bourdieu. Sauf que ce que j'avais écrit, formel et idéaliste, n'avait aucune chance d'atteindre son objectif. Dans la mouvance de 68, la découverte des *Héritiers* de Bourdieu et Passeron sur fond de mal-être personnel et pédagogique a constitué, exactement, une injonction secrète à écrire pour, cette fois, plonger dans ma mémoire, écrire la déchirure de l'ascension sociale, la honte, etc. C'est évidemment une rencontre immense, déterminante. Par la suite, c'est dans Bourdieu que j'ai fortifié ma conception de l'écriture comme mise à jour du réel, la recherche d'autres formes que le roman. A vrai dire, il m'est impossible, s'agissant de Bourdieu, de séparer ce qui relève de l'écriture et de la vie, de mes engagements[49].

Cette influence n'est donc pas nouvelle : dès 1991, invitée du séminaire « Famille » de l'Institut National des Études Démographiques, A. Ernaux avait déjà saisi l'opportunité de préciser son ambition, en présence de sociologues :

> Le signe socio-familial (par exemple le malaise manifesté par mon père la première fois qu'il se rend dans une bibliothèque municipale [*P*, 11-12] est la matière même du livre, il n'illustre pas, il rend sensible des fonctionnements sociaux, non un comportement individuel : je pourrais dire que dans un certain sens, il n'y a personne dans mes livres. [...] Envisager ainsi [comme démarche ethnologique] la pratique

48 *La misère du monde*, dir. P. Bourdieu, Paris, Seuil, 1992. Plus largement, sur l'influence des travaux du sociologue sur son projet, cf. l'entretien que l'écrivaine nous a accordé : A. Ernaux (avec I. Charpentier), « "La littérature est une arme de combat" », art. cit.

49 A. Ernaux, « Entretien (avec M.-L. Delorme) », *Médiapart*, 02.04.2008, [en ligne] <http://www.mediapart.fr/node/9969>.

> de l'écriture conduit à se demander s'il y a une différence profonde entre la fiction et la sociologie, dans ce cas[50].

En 2000, à l'occasion de la parution de *La vie extérieure*, elle réaffirme la proximité tant des démarches que des méthodes :

> Tous mes livres sont sociologiques. […] Je considère qu'il y a une parenté très grande entre l'activité d'écrire et la recherche scientifique. Le scientifique a une méthode et, avec cette méthode, il essaie de voir si ça marche. Eh bien moi, par rapport au projet qui m'occupe, je donne ma méthode, je formule dans le livre une espèce de discours de la méthode. […] Il n'y a pas d'écart par rapport à la réalité, juste les faits. […] Le *Journal du dehors* et *La vie extérieure* sont pour moi des terrains d'expérimentation[51].

L'écartant de la représentation esthétique dominante de la littérature, la prétention scientifique de son œuvre est clairement assumée :

> La littérature, ce n'est pas pour moi quelque chose qui fait rêver […]. L'art pour l'art ne m'intéresse pas, ce n'est pas mon objet. […] La littérature est intéressante dans ce qu'elle dit du monde. […] Pour moi, la littérature, c'est la recherche, la recherche du réel, parce que le réel n'est pas donné d'emblée. On me dit alors que dans ce cas, la littérature n'est pas de l'art. […] La littérature, si elle est un art, demeure avant tout une science humaine[52]...

Et ce, d'autant plus assurément estime-t-elle, que *le transfuge de classe, comme l'émigré, est en position d'observateur et d'ethnologue involontaire, dans la mesure où il est éloigné à la fois de son milieu d'origine et de son milieu*

---

50 A. Ernaux, « L'écriture du quotidien familial », intervention orale enregistrée sur cassette, aimablement communiquée par G. Mauger, retranscrite par I. Charpentier, non publiée, séminaire « Famille » de l'INED, 25.04.1991.

51 A. Ernaux, « A. Ernaux : une place à part - Entretien (avec J. Pécheur) », *Le Français dans le monde*, 310, 2000, p. 26-7.

52 Entretien avec l'auteure, avril 2002. Sur cet aspect, cf. aussi A. Ernaux, « Ne pas prendre d'abord le parti de l'art… », *Annie Ernaux – Etude de l'œuvre*, F. Dugast-Portes, *op. cit.*, p. 175-80.

d'accueil[53]. La distanciation et l'objectivation sociologiques s'en trouveraient dès lors facilitées, tel un « privilège de classe » inversé, et permettraient à l'écrivaine de s'ériger en représentante de ceux qui n'ont d'autre choix que de *se taire ou être parlés*[54], pour reprendre la belle formule de P. Bourdieu. A. Ernaux l'exprime d'ailleurs sans ambages lorsqu'elle évoque *La place* : *Á travers mon père, j'avais l'impression de parler pour d'autres gens aussi, [pour] tous ceux qui continuent de vivre au-dessous de la littérature et dont on parle très peu*[55].

L'écrivaine propose de fait dans tous ses récits une offre réflexive singulière de symbolisation de la trajectoire du *métis social*[56], en fournissant les éléments d'une analyse sociologique (plausible) tant de ce parcours sociobiographique que des effets qu'il a produits sur ses choix littéraires, et ce aussi bien grâce aux thèmes qu'elle aborde que dans le style – évolutif – qu'elle construit ou dans les dispositifs énonciatifs qu'elle adopte. Témoignages ethnographiques d'une expérience individuelle, mais aussi et surtout narration d'une forme de destin social épistémique, les textes d'A. Ernaux sont fondés sur un pacte de lecture tout à fait spécifique, littéraire mais peu à peu sociologiquement instruit. Car l'écrivaine emprunte de plus en plus fréquemment à la sociologie nombre de méthodes ou de démarches ; s'astreignant, dans le travail préparatoire en amont, à prendre appui sur des traces matérielles très hétérogènes, elle croise, imbrique des fragments de réel intime et social, qui donnent aux récits une double assise, à la fois documentaire et sensible, et commandent directement leur forme narrative : elle accumule en effet depuis plus de trois décennies des milliers de notes sociohistoriques qui répertorient souvenirs, comportements

53 A. Ernaux, « A. Ernaux, une romancière dans le RER », art. cit., p. 108-09.

54 P. Bourdieu, « La délégation et le fétichisme politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. LII, n° 52-53, 1984, p. 50.

55 Entretien avec l'auteure, février 1995.

56 Cf. C. Grignon, « Préface à R. Hoggart », *33 Newport Street – Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Seuil-Gallimard, 1991, p. 8.

sociaux aperçus et faits bruts[57], consigne des observations ethnographiques, travaille sur archives privées et publiques, collecte des témoignages… Elle use des initiales pour anonymiser les noms de lieux ou les personnages, emploie des formes infinitives et/ou nominales qu'elle justifie sociologiquement[58], ou encore insère dans ses récits des notes de bas de page, pourtant conventionnellement jamais utilisées dans les écrits « littéraires » - ce qui lui vaut d'ailleurs d'être régulièrement brocardée par une partie de la critique[59]. Enfin, elle insiste de manière récuurente sur son double refus « épistémologique » de l'écueil misérabiliste comme de la posture populiste, pointés par les sociologues Jean-Claude Passeron et Claude Grignon, et qui guettent, en littérature comme en sociologie, toute tentative de représentation du « populaire »[60].

La sociologie fait ainsi figure de double ressource stratégique de légitimation, énonciative et défensive, en particulier dans les *ethnotextes* : en effet, depuis la violente

57 Au moment de la parution des *Années* en 2008, A. Ernaux explicitera la fonction et les usages de ces notes sur lesquelles se fonde très largement son dernier opus : *Les notes […], j'en ai partout chez moi, je croule sous les dossiers. Ce sont ces notes qui me permettent d'entrer dans une œuvre concertée. [On y trouve] des choses impersonnelles sur l'état de la société, les changements extérieurs. J'ai beaucoup de mémoire mais, souvent, les souvenirs me reviennent en lisant, en écrivant. […] Ce que je veux, c'est trouver une entrée, une conscience dilatée dans l'époque et me rappeler ainsi beaucoup d'autres choses qui vont s'accumuler, s'intégrer. […] Les mots entendus, les images vues, c'est mon moyen de reconstituer le temps, de retrouver des images qui ne sont pas seulement les miennes mais qui replongent dans une époque. […] C'est ma façon d'écrire, de me souvenir, sans faire une introspection.* A. Ernaux, « Entretien (avec C. Ferniot) », art. cit.

58 Ainsi, évoquant par exemple *La place* en entretien : *Dans la phrase verbale, il y a un sujet, eh bien si je supprime le sujet, ça veut dire que je me supprime en tant que sujet [...], je deviens simplement le siège de l'écriture, l'écriture passe par quelqu'un qui est « moi » mais je ne le sens pas comme « moi ». Dans d'autres cas, le sujet pourrait être « il » c'est-à-dire mon père. S'il est supprimé je passe à la généralité, [...] car il est évident qu'à travers ce récit de la vie de mon père et de ma propre séparation d'avec lui, je cherche à mettre au jour certains phénomènes sociaux qui ne me sont pas propres* (entretien avec l'auteure, février 1993).

59 Ainsi, dans *Le quotidien de Paris*, B. de Saint-Vincent, contempteur traditionnel de l'écrivaine depuis *Passion simple*, raille-t-il (entre autre) dans un article assassin la seule note de bas de page contenue dans *Journal du dehors* (« L'écrivain et son caddie – Annie Ernaux, la littérature à bon marché », 4166, 07.04.1993).

60 Cf. C. Grignon, J.-C. Passeron, *Le savant et le populaire – Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, EHESS-Gallimard-Seuil, 1989.

disqualification de sa démarche littéraire par nombre de commentateurs critiques à partir de la parution de *Passion simple*[61], l'usage ernausien de la sociologie, nourri de lectures et de contacts fréquents avec les sociologues dès le milieu des années 1980, est devenu de plus en plus conscient et explicite, tant dans les récits eux-mêmes que dans les nombreux discours d'encadrement que l'écrivaine livre dans la presse lors de la publication de chaque nouvel ouvrage. Elle rencontre de fait les interrogations de sociologues proches de P. Bourdieu, en situation d'homologie de position avec elle – avec des « pentes » de trajectoires comparables – et qui se donnent pour objets d'étude les classes populaires dont ils sont souvent eux-mêmes issus, les processus de mobilité sociale ascendante ou encore le fonctionnement et les effets du système scolaire[62] ; les récits d'A. Ernaux sont alors pris comme base de réflexion, et l'écrivaine fréquemment associée à leurs séminaires et colloques. On pourrait résumer ces interrogations communes ainsi : quelles sont les difficultés spécifiques que l'on rencontre lorsque l'on veut objectiver un espace dont on est issu et/ou dans lequel on est encore (ou a été) inclus ? À quelles conditions peut-on surmonter ces obstacles à l'objectivation, puisque dans ce cas, le sociologue ou, ici, l'écrivain, est à la fois sujet et objet du retour réflexif ? En ce sens, les textes d'A. Ernaux fournissent une base solide de recherche, grâce à un matériau original, encore peu utilisé en sociologie – un texte littéraire à dimension autobiographique, sociologiquement instruit –, à condition toutefois de le constituer

61 Cf. sur cet aspect I. Charpentier, « Des passions critiques pas si simples… Réceptions critiques de *Passion simple* d'A. Ernaux », *La femme et le livre*, dir. J. Dor, M.-É. Henneau, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 231-42.

62 Il conviendrait de se livrer à une sociologie précise de ces sociologues, en cherchant par exemple à saisir les gratifications identitaires que les habitus clivés de ces chercheurs de la même génération que l'écrivaine, partageant avec elle des expériences (déceptions politiques), des doutes (épistémologiques) et des peurs (trahison des origines), peuvent retirer d'une œuvre « de réconciliation », dont on comprendrait alors mieux qu'elle puisse faire figure de « bien de salut » (politique)... Bien que d'une autre génération, l'auteure de ces lignes n'échapperait pas à une telle objectivation…

en objet d'étude[63]. Car en effet, *l'expression littéraire de l'expérience que les dominés ont de la domination est inévitablement ambiguë, ne serait-ce que parce que ceux qui entendent conserver ou adopter le point de vue des dominés utilisent un instrument qui appartient à la culture des dominants*[64].

La posture singulière d'A. Ernaux contribue d'ailleurs largement à éclairer un certain nombre de « malentendus » avec les critiques, qui ne savent quelle attitude adopter tant face à ces exhibitions-inversions de stigmates sociaux qu'à l'usage littéraire – *i.e.* hérétique – de la démarche sociologique, lesquels contraignent, au moins partiellement, leur entreprise exégétique[65].

*La participation de l'*illusio *littéraire, ou comment être dans le je(u) sans jouer le jeu…*

Entre littérature, sociologie et histoire, les *ethnotextes* d'A. Ernaux apparaissent ainsi littéralement « composites ». Pourtant, cette œuvre inclassable, bien que se jouant des critères doxiques, brouillant les pistes et malmenant à l'envi les *scènes d'énonciation*[66], se présente néanmoins *avant tout* comme

63 Sur ce point, cf. G. Mauger, « Les autobiographies littéraires – Objets et outils de recherche sur les milieux populaires », *Politix*, 27, 1994, p. 32-44.

64 C. Grignon, J.-C. Passeron, *op. cit.*, p. 84.

65 Fusillant *L'événement* et *La vie extérieure*, M.-L. Delorme, également chroniqueuse au *Magazine littéraire* où elle a déjà antérieurement éreinté *La honte* et *'Je ne suis pas sortie de ma nuit'* (« Annie Ernaux : sans surprise », 351, février 1997), « vend la mèche » en 2000 dans *Le journal du dimanche* : *Avec la régularité d'un métronome, [A. Ernaux] lance sur le marché un produit appelé « livre » dans un des créneaux les plus vendeurs qui soient : le malheur racoleur. Á chaque fois, elle rencontre de nombreux suffrages. De notre côté, on a envie de critiquer mais on se retient. Le sujet ne s'y prête jamais. Et, pour dire la vérité, d'année en année, il s'y prête de moins en moins* (« Le non-événement », *Le journal du dimanche*, 2.04.2000). Sur les enjeux indissociablement littéraires et politiques de l'évolution des réceptions critiques de l'œuvre ernausienne, cf. I. Charpentier, « Anamorphoses des réceptions critiques d'A. Ernaux – Ambivalences et malentendus d'appropriation », *A. Ernaux : une œuvre de l'entre-deux*, dir. F. Thumerel, Arras, Artois Presses Université-SODIS, 2004, p. 225-42 ; « De corps à corps – Réceptions croisées d'A. Ernaux », *Politix*, 27, 1994, p. 45-75.

66 Soit *la représentation qu'un discours fait de sa propre situation d'énonciation*. Sur ce concept, cf. D. Maingueneau, *Le contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation et société*, Paris, Dunod, 1993, chap. 6. Malgré

littéraire : si les récits revendiquent les méthodes du sociologue, ils recourent dans le même temps à la rhétorique littéraire pour réélaborer les sources, construisant non seulement un sens mais aussi une littérarité. Ambitionnant *in fine* de créer un nouveau genre « littéraire » susceptible de bouleverser les hiérarchies les mieux établies, A. Ernaux cherche aussi à être reconnue comme telle par les instances critiques. Ce projet ambivalent, parcouru de tensions énoncées dans les récits eux-mêmes, ne peut dès lors s'accomplir que dans la dénégation : il s'agit « d'être dans le jeu » sans « y-en être »… ou plutôt en donnant toutes les marques ostensibles qu'on ne veut pas « y-en être ».

L'équivoque apparaît nettement lorsqu'on analyse plus finement le rapport entretenu par l'écrivaine avec la démarche sociologique : affichant dans certaines interactions (notamment lorsqu'elle est confrontée à des sociologues) une prévention face à un vocabulaire conceptuel parfois peu accessible aux non-initiés, A. Ernaux a pu mettre en question l'efficace proprement dite de la sociologie relativement à l'écriture « littéraire ». Non contente d'affirmer des prétentions sociologiques, elle estime alors qu'en matière de dévoilement et d'objectivation des mécanismes de domination sociale, l'écriture « littéraire », au moins lorsqu'elle est sociologiquement instruite, présenterait une supériorité intrinsèque par rapport à l'écriture sociologique. Mélangeant les genres et leurs visées, l'écrivaine détaille ainsi en 1993, au moment de la sortie de *Journal du dehors*, les trois « atouts » dont disposerait la littérature : la liberté, la subjectivité – dont elle se défend souvent par ailleurs –, enfin une force d'évocation « émotionnelle »… critères certes valorisés à ses yeux – malgré la construction d'une *écriture blanche*[67], *plate*[68],

---

l'inscription des récits d'A. Ernaux dans l'autobiographie « littéraire » (*scène générique*), la *scène englobante, i.e. celle qui assigne un statut pragmatique au type de discours dont relève un texte* – et donc commande son interprétation – apparaît ainsi constamment altérée par les incursions sociologiques de l'écrivaine.

67 Sur cette notion empruntée à R. Barthes, cf. *Ecritures blanches*, dir. D. Rabaté, D. Viart, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2009.

68 Que l'auteure définit comme *l'écriture de constat, une écriture lucide où l'émotion est en retrait, l'écriture ethnologique, livrant les faits dans leur nudité, n'offrant aucun signe de la subjectivité, de l'émotion*

sans effets/affects, dépouillée de tout artifice stylistique – mais qui l'éloignent de fait du travail sociologique auquel elle prétend pourtant simultanément :

> Je crois que l'écriture peut faire voir. Faire voir autrement qu'un documentaire ou un travail de sociologue. Celui-ci, par souci scientifique d'objectivité, n'a pas le droit de mettre directement dans son texte sa sensibilité, sa mémoire. Il ne doit pas décrire des choses accessoires à son propos ou encore utiliser un « je » lourd de son histoire et de ses fantasmes. Tout cela, l'écriture littéraire peut le faire. La matière du *Journal du dehors*, sa vision même, sont sans doute très proches de celles d'un sociologue. La différence, c'est que, toujours, une émotion, donc une réaction subjective, a été à l'origine de la scène décrite[69].

Ailleurs, elle souligne : *La sociologie, ce n'est pas ma formation. Le sociologue fait un constat, moi aussi. Il ne part pas de l'émotion, moi si*[70]. De même, elle note encore : *Je cherche à objectiver, avec des moyens rigoureux, du « vivant », sans abandonner ce qui fait la spécificité de la littérature, à savoir l'exigence d'écriture, l'engagement absolu du sujet dans le texte*[71]. *L'enjeu consiste à trouver les mots et les phrases les plus justes, qui feront exister les choses, « voir », en oubliant les mots* (*EC*, p. 41-2). *Le souci formel* ne serait donc *aucunement antinomique du projet de dire le monde*[72]. En entretien, A. Ernaux précise, livrant en creux un point de vue plutôt positiviste sur la sociologie :

> Ma distanciation ne suppose pas une neutralité, la neutralité qui est à l'œuvre dans les analyses sociologiques. [...] La recherche de la vérité se passe à travers un moyen qui est [...] un langage qui n'est pas scientifique, mais qui n'est pas le

---

qui pourtant – comment en serait-il autrement – les a suscités à la mémoire. (A. Ernaux, « Écriture blanche », texte non publié, sans date, auquel l'écrivaine nous a aimablement donné accès en 2000, p. 2-3.)

69 A. Ernaux, « A. Ernaux, une romancière dans le RER », art. cit., p. 108-09.

70 A. Ernaux, « Entretien (avec J. Roussel) », art. cit.

71 A. Ernaux, « Vers un "je" transpersonnel », art. cit., p. 221.

72 F. Dugast-Portes, *op. cit*., p. 149.

> document brut non plus. [...] C'est de refaire vivre l'émotion avec une certaine distance... critique, si l'on peut dire, [...] un regard peut-être un peu sociologique qui me le permet maintenant. [...] C'est donc beaucoup plus fort au niveau de l'émotion qu'une analyse sociologique, même éclairante, [...] qui ne provoque pas cet effet de mémorisation immédiate[73].

Débarrassée d'une réflexivité sociologique réellement contraignante, l'écrivaine finit par reconnaître, toute à son art du brouillage : *C'est une manière de rompre avec une certaine vision esthétique de la littérature. [...] L'écriture, c'est une construction. […] C'est vrai que je serais peut-être injuste de dire que je n'ai pas le sentiment quand même de faire de la littérature. [...] J'ai envie de faire éclater le concept de littérature*[74].

En ce sens, la posture d'A. Ernaux apparaît typique de celle des avant-gardes dominées : *l'entreprise de dévalorisation des canons esthétiques consacrés ou le retournement dialectique de la légitimité, par quoi les avant-gardes visent à saper l'ordre littéraire établi* tend en effet à opposer *aux valeurs reçues des valeurs exclues, celles-ci étant appelées à se substituer à celles-là*[75], au moins si les « outsiders » disposent de ressources symboliques suffisantes. La sociologie pourrait être de celles-là…

Affirmant un regard sociologique certes hétérodoxe, mais novateur et donc distinctif en littérature, travaillant sans cesse son style en ce sens, attirant de manière récurrente l'attention de critiques parfois dubitatifs sur le procès minutieux de création, refusant opiniâtrement de se laisser enfermer dans un label générique ou une école (« naturalisme », « populisme », « écriture féminine », « autofiction »…), tout en revendiquant – dans l'ambivalence encore[76] – des admirations

73 Entretien avec l'auteure, mai 1993.

74 *Ibid.*, février 1995 et janvier 1997.

75 P. Durand, « D'une rupture intégrante – Avant-garde et transactions symboliques », *Pratiques*, 50, 1986, p. 36.

76 Usant de l'antiphrase, l'écrivaine confirme dans un entretien de février 1995 cette posture en porte-à-faux : *J'ai aussi une forme de... non pas la prétention de faire de la littérature, mais de... d'employer les mots*

« antibourgeoises » mais intellectuellement prestigieuses quoique hétéroclites[77], l'agrégée de lettres apparaît nettement investie dans les recherches formelles[78] – même si dans une dénégation ambiguë. Rappelant de manière récurrente depuis *La place* qu'elle refuse *de prendre d'abord le parti de l'art*, l'écrivaine n'oublie jamais de préciser : *le « d'abord » est important : il signifie qu'il y aura un grand travail sur le texte, un désir de perfection*[79]. Comme le note justement F. Thumerel, A. Ernaux, *in fine*, *n'accorde de pouvoir heuristique qu'à l'écriture de l'écrivain*[80]… Ce faisant, elle participe inévitablement de la croyance dans le pouvoir des mots, cette *illusio* qui fonde le champ littéraire et permet aux écrivains sinon de bien jouer le jeu, au moins d'être dans le jeu. Même si elle réaffirme régulièrement qu'elle souhaite rester *en dessous de la littérature*, c'est aussi parce qu'elle ne cesse de donner des preuves du contraire qu'elle n'est pas exclue du jeu littéraire – les commentateurs professionnels ne s'y trompent d'ailleurs qu'à demi[81]. Autorisée par l'écrivaine à consulter des brouillons relatifs à *La place* – documents génétiques en principe jalousement tenus secrets par les auteurs en activité –, Marie-

---

qu'il faut... le monde de la lenteur, etc., comme Pavese. Donc à ce moment-là, c'est plutôt esthétisant [insistante] *quand même... Comme Céline* [insistante] *[...], qui ne fait pas de roman non plus spécifiquement et qui a été très porté vers la littérature... et dont je me sens très proche.* Il est loisible en effet de rapprocher la posture d'A. Ernaux et celle de L.-F. Céline, dont J. Meizoz souligne qu'elle se construit aussi *en référence au monde social (la traditionnelle dichotomie peuple-bourgeois), et par le filtre des postures et des tons fournis par ses concurrents dans l'espace où il s'inscrit* (J. Meizoz, « Un 'style franc grossier' : parole et posture chez Louis-Ferdinand Céline », *Le texte et le contexte. Analyses du champ littéraire français (XIXe et XXe* siècles), dir. M. Einfalt, J. Jurt, Berlin Verlag Arno Spitz GMBH-Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 2002, t. IX, p. 191).

77 Dans la tribu d'élection d'A. Ernaux, lui permettant de légitimer sa propre énonciation spécifiquement littéraire, on peut notamment citer G. Pérec, J. Steinbeck, J. Dos Passos, A. Camus, P. Nizan, J.-P. Sartre, S. de Beauvoir, A. Breton, G. de Maupassant ou encore M. Proust...

78 Sur cet aspect, cf. J. Meizoz, « Annie Ernaux, une politique de la forme », *Versants*, 30, 1996, p. 45-64.

79 A. Ernaux, « Ne pas prendre d'abord le parti de l'art… », art. cité, p. 178.

80 A. Ernaux, « États critiques, écrits critiques - Entretien (avec F. Thumerel) », 2007, [en ligne] <www.libr-critique.com>.

81 Cf. I. Charpentier, « Anamorphoses des réceptions critiques d'A. Ernaux », art. cit. et « De corps à corps », art. cit.

France Savéan, elle aussi professeure agrégée de Lettres modernes – *i.e.* lectrice dont la compétence « littéraire » est certifiée –, atteste ainsi *de visu* du travail stylistique opéré par A. Ernaux afin d'atteindre cette écriture *plate* : relevant la suppression des éléments d'interprétation ou de détails présents dans les premières versions du texte, elle conclut en effet en 1997, dans le dossier pédagogique qui accompagne la parution de *La place* dans la collection Folio Plus :

> L'essentiel des corrections apportées par Annie Ernaux a concerné [...] de minutieux perfectionnements stylistiques. [...] Le soin apporté à la composition du court récit qu'est *La place* ne peut échapper, même à un lecteur novice. [...] L'œuvre ressemble [...] à un puzzle patiemment élaboré. [...] L'écriture plate (ou blanche) est le fruit d'un effort et non du laisser-aller[82]

Dans cette volonté affichée de « transparence » de la part d'A. Ernaux – et/ou de son éditeur régulièrement malmené depuis la parution du très controversé *Passion simple* en 1992 –, il est loisible de déceler l'indice d'une stratégie pour multiplier les gages de la qualité du travail littéraire que l'écrivaine s'impose sur le style, comme tout auteur « de littérature » digne de ce nom, statut que lui contestent précisément, comme on l'a souligné, de nombreux critiques de manière de moins en moins euphémisée depuis cette date.

Au-delà et plus largement, pour approfondir la réflexion sur le degré de participation d'A. Ernaux à l'*illusio* littéraire, il conviendrait d'analyser très finement les usages intéressés (endogénéisés) que l'écrivaine développe des travaux sociologiques prenant plus spécifiquement son œuvre pour objet, pour les constituer en cautions-ressources (déniées – elle dit ainsi les *oublier* dès qu'elle les a lus et estime qu'ils n'ont aucun impact sur son écriture) et en capital symbolique, indissociablement distinctif et défensif, en vue de légitimer son

82 M.-F. Savéan, *La place*, Paris, Gallimard, 1997, p. 119, 127, 138.

projet proprement « littéraire ». Jouant sur les deux tableaux et faisant alternativement jouer l'un contre l'autre, A. Ernaux peut ainsi prétendre conserver les profits symboliques liés à cette délicate – et improbable - posture de « l'entre-deux », même si son projet y perd parfois en clarté...

Isabelle Charpentier